

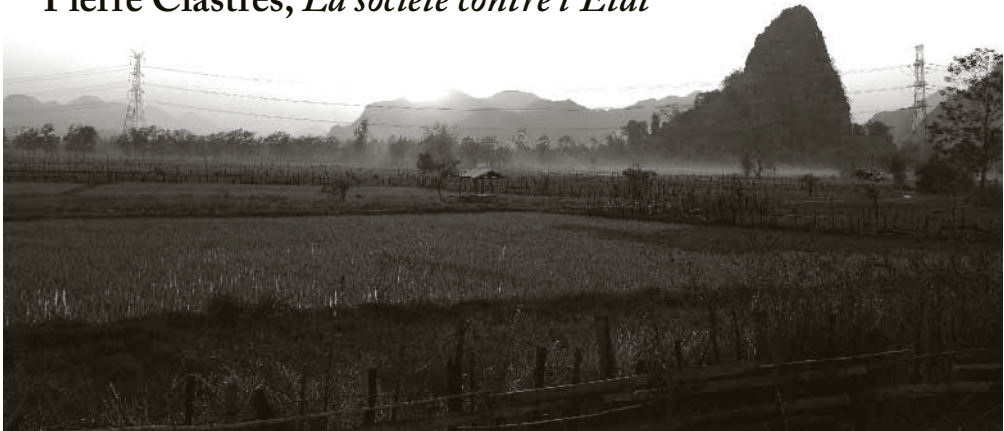
LA MONTAGNE CONTRE L'ÉTAT

Dernières nouvelles de Zomia

De Bangkok au Cambodge en passant par le Laos, Pierre Pellicier nous présente ici son voyage, entrepris de 2010 à 2012. Zomia est le théâtre de cette pérégrination, vastes étendues de jungle montagneuses, longtemps délaissées par les différents États de la région. Une enquête préparée, notamment dans une volonté de se détacher de tout cliché et fascination. Une partie de la démarche de l'auteur, approfondir et actualiser une contre-histoire du Sud-Est asiatique, trop souvent réduit à un récit officiel des États de plaines.

« L'histoire des peuples qui ont une histoire est, dit-on, l'histoire de la lutte des classes. L'histoire des peuples sans histoire, c'est, dira-t-on avec autant de vérité au moins, l'histoire de leur lutte contre l'État. »

Pierre Clastres, *La société contre l'État*



Zomia : espace périphérique de refuge et d'insoumission. Vaste zone de contreforts montagneux et de jungles, hors empires et civilisations. Ensemble hétérogène de peuples des hauteurs, fugitifs, autonomes : le négatif de l'État tel qu'il s'impose dans le sud-est asiatique.

Le concept de Zomia a été développé dans *The art of not being governed*¹, brillante contre-histoire de la région s'inscrivant dans le sillage de travaux anthropologiques sur les rapports sociétés/État, tels ceux de Pierre Clastres². Pour son auteur, James C. Scott, les centaines de communautés qui peuplent les montagnes de Zomia ont depuis deux mille ans organisé leurs sociétés avec un souci constant, celui d'échapper aux nuisances de l'État : à ses décideurs, ses hiérarchies et institutions ; à sa logique : esclavage, religion, conscription, impôts ; aux famines et épidémies périodiques liées à la vie en plaine et à la monoculture du riz.

Fondements de ces autonomies : des organisations sociales souples (le village comme seule unité politique) ainsi que l'agriculture rotative sur brûlis (essartage) impliquant le déplacement fréquent des villages quand changent les parcelles de forêt brûlées, puis exploitées. La communauté zomiane typique ne connaît pas la propriété privée. Les notions d'ethnie, de peuple y sont assez floues : s'il y a revendication d'une identité, celle-ci dépasse rarement les limites du village.

L'histoire officielle de l'Asie du Sud-Est est celle des États de plaine. En Thaïlande, au Cambodge ou au Laos, les montagnards n'ont traditionnellement qu'un statut : celui de barbares, de primitifs oubliés du progrès, peuplant des zones considérées impropres à la vie civilisée. À l'uniformité de la vie en plaine (pouvoir central, hiérarchie sociale, langue majoritaire, monocultures), la montagne oppose pourtant une incroyable diversité

1 James C. Scott, *Zomia, ou l'art de ne pas être gouverné*, Paris, Seuil, trad. Nicolas Guilhot, Frédéric Joly, Olivier Ruchet, 2013, [*The Art of Not Being Governed. An Anarchist History of Upland Southeast Asia*, Yale University Press, 2009].

2 P.Clastres, *La société contre l'État*, éditions de Minuit. Pour des ouvrages plus récents, lire l'intéressant *Pour une anthropologie anarchiste*, de David Graeber, chez Lux.

de sociétés décentralisées, autonomes au point d'entretenir peu de liens avec leurs voisines immédiates.

En Asie du Sud-Est, le quotidien vient souvent confirmer la prépondérance de l'opposition plaine/montagne – en témoigne le mépris qu'affichent les populations majoritaires envers leurs « voisins » des hauteurs.

La Thaïlande moderne, par exemple, construite selon les schémas les plus autoritaires, laisse peu de place aux modes de vie minoritaires, qu'il s'agisse des montagnards ou des groupes nomades³.

En ces temps d'hégémonie de l'État-nation, d'uniformisation des modèles sociaux, des valeurs et des aspirations humaines, Zomia a-t-elle encore une réalité ?

Scott a tenu à prévenir le lecteur, expliquant que ses analyses étaient surtout valables jusqu'au milieu du XXe siècle. Le récit de quelques voyages dans la région (entre 2010 et 2012) entrepris ici a donc pour but de mettre en rapport le concept de l'auteur américain et quelques fragments de la complexe réalité actuelle des marges du sud-est asiatique.

J'étais au départ guidé par un intérêt poussé pour les sociétés minoritaires de la région, par l'attrait des confins, des forêts primaires, des zones frontalières. Et avais

3 Voir article de l'auteur « Thaïlande, la triste fin des nomades », in *Le Monde Libertaire* n°1667.

au préalable engrangé quelques lectures : récits d'explorateurs coloniaux (préjugés racistes, clichés éculés, et, parfois, passionnantes informations de première main), ouvrages d'anthropologie⁴ et rares récits de voyage récents. Peu de choses, finalement : le sud-est asiatique fait figure de grand oublié de la littérature.

Lui ont manqué des conteurs, des voyageurs au long cours lucides, des observateurs passionnés⁵. Les clichés (douceur de vivre, sagesse bouddhiste, monarques bienveillants) ont la vie dure et sont, en littérature comme dans la réalité, la norme plutôt que l'exception.

J'étais également habité par des images fortes, obsédantes : des paysages, des photos anciennes (Coutard, Bernatzik) ; mais aussi de lointains échos de farouches résistances à l'assimilation et aux conquêtes (notamment au Cambodge). Et je gardais en tête des particularités qui interpellent : dans les montagnes du sud de la Chine, par exemple, subsisterait l'une des dernières sociétés matriarcales au monde, celle des Mosuo, déjà décrits par Marco

4 G. Condominas, *Nous avons mangé la forêt*, Mercure de France ; O. Evrard, *Chronique des cendres*, ERD ; F. Bourdier, *La Montagne aux pierres précieuses*, Ratanakiri, L'Harmattan.

5 Exception notable, le passionnant : *De palmes et d'épines – Vers le domaine des génies* (Pays Maa', Sud Viêt Nam, 1947-1963), de Jean Boulbet (Seven Orient).



Polo au XIII^e siècle dans son *Livre des merveilles*.

Pour finir, un souci : celui d'éviter l'écueil de la fascination, des fantasmes communément projetés par l'occident sur des sociétés minoritaires souvent abordées de manière simpliste, sans distinctions (tous dans le même panier : nomades, sédentaires, peuples premiers, « primitifs », indigènes, minorités), ou réduites à quelques caractéristiques vagues (vie en harmonie avec la nature, rapports égalitaires, bonheur dans la simplicité, etc.).

Bangkok-Phongsaly, d'un monde à l'autre...

Partir. Fuir le quotidien aliénant d'un Bangkok obsédé par la consommation ; fuir les grands consensus thaïlandais, le conformisme ambiant, le culte délirant d'un monarque multimilliardaire élevé au rang de divinité et l'horreur marchande : paysage de panneaux publicitaires démesurés, *malls* et *commercial centers*, bars à filles.

Une nuit de bus. Entrée au Laos par sa capitale, Vientiane, bourgade émergeant tout juste de sa célèbre somnolence, en passe de devenir une vraie ville commerçante, besogneuse. Quelques signes ne trompent pas, depuis notre dernière visite : 4x4 plus nombreux dans les rues, déco kitsch des nouveaux commerces et offre touristique en développement.

La cinquantaine de bureaucrates choisie par le Bureau Central du Parti Révolutionnaire Populaire Lao (au pouvoir depuis 1975) pour diriger le pays semble avoir autre chose en tête pour ce petit État (5 millions d'habitants) que l'op-



tion d'isolement économique privilégiée jusqu'à présent.

Objectif : une bourgade au nord de la province de Phongsaly, la plus septentrionale du pays, « reculée », abordée une première fois il y a deux ans. Certaines communautés de montagnes y connaîtraient encore un isolement et une autonomie inhabituelles dans un sud-est asiatique en proie à d'importants bouleversements. Trois jours de bus. Routes de montagne accidentées, paysages à couper le souffle. Et une drôle d'impression : la plaine, traditionnel centre de pouvoir, se fait plutôt rare. La géographie, escarpée, ne favorise guère le contrôle par les pouvoirs centraux. Et les civilisations ne savent pas grimper⁶. Ou plutôt ne savaient pas...

De la fenêtre du bus, une réalité plutôt sombre défile : 800 km de forêts détruites, brûlées à tout va. La jungle primaire, qui récemment encore couvrait le pays, recule, toujours plus loin. Gigantesque entreprise de déforestation et course aux chiffres : il faut bien atteindre les objectifs fixés par l'ONU pour l'année 2020. Ouvrir l'agriculture aux marchés, via le développement de plantations (paye, bananes, hévéa) et de monocultures.

6 James C.Scott, La montagne et la liberté, ou pourquoi les civilisations ne savent pas grimper, Critique Internationale, n°11.



Une agriculture intensive et industrielle vient remplacer le traditionnel brûlis, les villages de montagne sont déplacés aux bords des routes, leurs habitants constituant un nouveau prolétariat censé fournir la main d'œuvre nécessaire aux nouveaux projets. Pour sortir de la pauvreté, dit-on ! C'est avant tout une excellente opportunité pour le pouvoir de mettre fin à l'essartage et aux autonomies montagnardes. En cours, donc : privatisation massive des terres forestières et communales, investissements et spéculation, assimilation des communautés⁷. Une histoire vieille comme l'État.

Tout ceci n'émeut pas franchement nos compagnons de voyage, habitants des plaines. Aucun démenti, durant nos multiples trajets, au traditionnel clivage plaine/montagne : pas le moindre signe d'intérêt de la part de nos bons citoyens pour ce qui concerne les hauteurs. La diversité des groupes « ethniques » de la province, l'incroyable hétérogénéité des montagnes traversées, les mystérieux sentiers de forêt ou de bord de route menant, au prix de longues marches, aux villages montagnards (et dont émergent, parfois,

le long du trajet, quelques silhouettes aux vêtements colorés) : rien de tout cela ne semble occuper l'esprit de nos co-voyageurs.

Point d'arrivée du bus : un modeste chef-lieu de district, rizicole, en plaine. Les locaux sont issus de la minorité Tai Lü, dont la langue appartient à la même famille linguistique que celle des Thaï et des Lao voisins. Descendants de l'ancien royaume des Sip Song Pan Na (*douze mille rizières*), les Tai Lü sont bien administrés et aiment le faire savoir. Selon les standards régionaux, l'accueil laisse toujours à désirer chez cette population de plaine, majoritaire dans la province, méfiante vis-à-vis des rares visiteurs de passage. La province est ouverte aux étrangers depuis peu.

Après plusieurs jours sur place, c'est entendu, personne ne nous aidera à atteindre le moindre village de montagne. Il faudra donc se débrouiller seuls, quitter les modestes pistes reliant villages et bourgs de plaine. Obtenir des informations des montagnards de passage en ville, et s'aventurer un peu. C'est à ce prix que nous atteindrons, plus tard, quelques villages Yao. Cachés sur des versants de montagnes difficiles d'accès, invisibles à quelques dizaines de mètres, et ne figurant nullement sur les cartes de la région, identiques depuis les années vingt ou trente. D'après nos hôtes, nous sommes, de mémoire récente, les premiers étrangers vus en ces parages.

À cet isolement précieusement défendu pendant des siècles contre les pouvoirs régionaux se perçoivent aujourd'hui les premiers renoncements : positions ambivalentes des villageois vis-à-vis des projets des agences gouvernementales ou de développement, tendance à se rapprocher, sous la pression extérieure, des

7 E. Mazard, 100% Deforestation in Principle and Practice : Lao PDR, South-East Asia, Prachatai.com, 21 septembre 2007.

voies de communication, abandon de l'essartage et de la mobilité des villages. En deux ans, la modernité a soudainement fait irruption dans ces bourgs réputés les plus difficiles d'accès de l'ex-Indochine. D'abord les toits en tôle. Puis les générateurs électriques, les tracteurs et motos chinoises, les boissons gazeuses et biscuits salés, les télévisions, les lecteurs DVD et les téléphones portables.

Désormais, les trajets motorisés remplacent les exténuantes heures de marche. Les distances s'abolissent, les villages sont répertoriés ; leurs noms changent, les habitants – souvent pour la première fois – sont comptabilisés, enregistrés, contrôlés. Zomia s'éloigne, et avec elle l'autonomie, la vie en marge. Outre les pressions gouvernementales, on peut trouver plusieurs raisons à ces changements brutaux : dureté de la vie en montagne, manque d'accès aux soins modernes, sentiment d'archaïsme vis-à-vis des valeurs d'un extérieur toujours plus proche, raréfaction des ressources naturelles, désintérêt des sociétés de plaine en voie de modernisation pour les produits de la forêt...

Bientôt viendra l'école en langue Lao, celle de la Nation. Ainsi que la propagande bureaucratique et la promotion d'un modèle de vie normé, formaté, répondant aux exigences précises d'un État à la volonté hégémonique d'autant plus marquée que son pouvoir est récent.

Cambodge – de Phnom Penh au Ratanakiri

Phnom Penh : la « perle de l'Asie » de l'époque indochinoise. Beauté fanée, amère comme un Cambodge qui porte

encore les traces de l'horreur du régime khmer rouge.

Tourisme *backpacker*, filles bon marché, associations humanitaires omniprésentes⁸ et explosion capitaliste. Le libéralisme a vite émergé des cendres auxquelles le régime de l'Angkar (« l'Organisation », surnom du PC cambodgien) a réduit le pays (deux millions de morts pour huit millions d'habitants entre 1975 et 1979), favorisé par une minorité ayant su s'assurer – dans la violence – la mainmise sur le pays.

La ville semble détenir le record mondial de 4x4 d'importation. Aussi omniprésents que le petit maquerillage, sordide, qui semble s'être emparé de la ville. Partout, la chair est à vendre : sur les bancs des grands boulevards, sur la promenade de bord de fleuve, dans les quartiers périphériques miséreux et dans les bars à touristes du centre-ville.

Situation sociale tendue. Les habitants du lac Boeng Kak (en bordure de la ville) ont fini par être délogés de leurs bicoques sur pilotis – peut-être faute d'une résistance organisée conséquente ; subissant le même sort que celui réservé aux habitants des



⁸ Lire Petits carnages humanitaires de G.Lardennois (L'Insomniaque).

campagnes occupant les mauvaises terres : celles que les puissants convoitent. Quatorze ans après la signature des accords de paix avec les dernières factions Khmères Rouges, les expropriations vont bon train. Mais des faubourgs de la capitale se fait entendre une certaine agitation ouvrière. À deux pas des universités privés et des chantiers coûteux d'une nouvelle bourgeoisie aux dents longues, des milliers de filles des campagnes triment dans les usines de textile – sous-traitantes de grandes marques occidentales. Les salaires permettent tout juste de survivre, et la majeure partie est envoyée à la famille, restée au village. Les mouvements de grève et les arrêts de travail, fréquents et suivis, disent la rage et l'injustice. Mais



leurs mots d'ordre encore faiblement radicaux sont, pour l'instant, loin d'inquiéter une classe possédante peu encline à la moindre concession.

Ban Lung, à 500km de mauvaise piste de là, n'est plus le bout du monde. Plutôt une grosse bourgade récente, dynamique, installée au milieu des hautes-terres du nord-ouest, de ce Ratanakiri longtemps réputé pour son inaccessibilité et sa sauvagerie. Les routes traversent désormais toute la province : la jungle se fait rare, et les villages des huit « groupes ethniques » de la région sont censés être administrés comme ceux des plaines du centre. Les terres de monocultures (noix de cajou, hévéa, anarcadiers) remplacent les forêts et l'immensité de leurs arbres, cathédrales de la nature, plusieurs fois centenaires. Indice révélateur de l'immixtion du pouvoir central dans les affaires locales : les postes de police, dont l'omniprésence en ces zones dites reculées ne manque pas de surprendre.

Le Ratanakiri est depuis quelques années une zone d'installation de néo-arrivants : paysans sans terres venus de Kompong Cham et autres provinces « du bas », attirés par les offres à bas prix d'un gouvernement spéculant sur la forêt ou sur les terres des communautés autochtones. Comble de l'absurde : il faut parfois les défricher en utilisant la vieille technique agricole de ceux que l'on appelle *phnong* (« sauvages », en khmer) – ou *Khmer Loeu* (« Khmers d'en haut », à connotation plus paternaliste) selon les situations : le brûlis. Coupes illégales, pression démographique, spéculation foncière : la taille des forêts du nord-ouest (comme les Cardamomes, dans l'ouest, ou Prey Lang, au centre du pays) diminue chaque jour. Partout s'observent les conséquences tra-

giques d'un développement « incontrôlé ». La région connut un premier bouleversement des équilibres traditionnels lors de la conquête et de la colonisation françaises (1858-1945). Après des décennies d'instabilité (guerre du Vietnam, régime Khmer rouge), elle est aujourd'hui livrée à la voracité des investisseurs et du gouvernement. Les projets sont innombrables : développement, tourisme, centrales hydroélectriques, barrages, exploitations minières, plantations etc.

Dans les villages de Cha Ong, de Phum Tun, ou ailleurs sur notre route, les jeunes Krung hésitent à revendiquer cet héritage d'ancêtres dont la prestance et la fierté firent l'admiration des rares visiteurs parvenus à les rencontrer. Plus loin, au bord de la Sesan, nul doute que les vieilles femmes Brao, les seules à porter la tenue traditionnelle, le haut du corps laissé nu, sont les ultimes dépositaires d'une façon de vivre déjà presque disparue.

Si « l'adaptation » est quasi-inévitable, et la perte des anciennes autonomies un fait, les projets extérieurs ne sont pas acceptés ici avec la résignation qui est souvent de mise ailleurs (Laos, Thaïlande). Des villageois Kachok ou Jorai refusent toute intrusion des ONG et agences de développement dans la gestion de leurs affaires ; et divers projets d'envergure, comme celui de barrage sur la rivière Srepok, rencontrent des résistances. Dans la bourgade de Thmey, des villageois tenaces préfèrent préserver leur mode de subsistance et se passer d'électricité plutôt que subir les conséquences de l'installation dudit barrage : inondation des terres cultivables, disparition des ressources poissonnières.

Ils savent que les intérêts en jeu ne concernent pas la communauté⁹.

Non loin de là, un village Tompuon a opposé sa détermination (notamment par la brève séquestration d'agents de sécurité) à la tentative d'une entreprise coréenne de s'approprier ses terres pour y établir une plantation privée d'hévéas. La déclaration d'un de ses administrateurs en dit long sur le sentiment d'impunité qui s'est développé à l'encontre des minorités, largement partagé à l'échelle nationale : *« les villageois sont totalement naïfs, puisque l'investissement de l'entreprise est réalisé dans le but de promouvoir le développement national. Toute destruction de propriété détruit le pays, et ce que nous avons fait est en accord avec la loi. »*¹⁰

Le Ratanakiri, demeuré inaccessible pendant des siècles, figure aujourd'hui sur les parcours touristiques. On « fait » la région en deux ou trois jours, on entre et on ressort sans grandes difficultés de villages encore inconnus du monde extérieur quelques années plus tôt. Si le processus d'acculturation est en cours, et si l'horreur touristique menace, une note d'espoir émerge de ces quelques villages où l'on entend bien ne pas se laisser dicter par l'extérieur la manière de mener sa vie.

Zomia dans le tourbillon du monde

L'État achèvera bientôt de conquérir les dernières poches d'insoumission d'Asie du Sud-Est. Pour l'heure, le développe-

9 « Ratanakiri, development is for other people », China Dialogue, 15 septembre 2011.

10 « Villagers take hostages », Phnom Penh Post, 23 février 2012, traduction de l'auteur.

ment continue, inexorablement, son grignotage des territoires communautaires ; les confins de Zomia rejoignent peu à peu un monde régi par les normes du totalitarisme marchand ; et les communautés sont priées de se plier aux nouvelles règles du jeu.

Les sociétés de Zomia ne sont ni idéales ni complètement égalitaires. Elles ont leurs parias, leurs injustices, leur lot de traditions rétrogrades. Au contraire de ce qu'ont écrit nombre d'observateurs, pour qui elles semblent aller de soi, la solidarité et l'entraide y sont très codifiées. On dit des sociétés sans État qu'elles n'ont pas d'histoire, puisqu'elles ne l'écrivent pas. De cette histoire, on sait donc peu de choses, si ce n'est qu'elle fut mouvementée. Leur grande adaptabilité a permis aux communautés montagnardes de perdurer jusqu'à ce jour, en dehors des civilisations, empires et royaumes ayant successivement contrôlé l'Asie du Sud-Est. Les autonomies anciennes, fondées sur l'équilibre précaire de l'isolement et de la fuite, supposaient une certaine abondance des ressources ainsi que le maintien à distance du monde extérieur.

Il aura fallu l'avènement de l'État moderne pour mettre fin à des centaines, des milliers d'années d'irréductibilité. Se peut-il vraiment qu'un monde disparaisse si vite ? Tout porte à le croire.

Pierre Pellicier
Avec l'aide de Budsarin Siangphro
Voyages réalisés depuis Bangkok, 2010-2012